

BONUS

JULIETTE DUVAL

*Tout ça,
c'est la faute
du chat !*



Rejoignez les Editions Addictives sur les réseaux sociaux et tenez-vous au courant des sorties et des dernières nouveautés !

Facebook : [cliquez-ici](#)

Twitter : @ed_addictives

Juliette Duval

***TOUT ÇA, C'EST LA FAUTE DU
CHAT !,
VOTRE CHAPITRE CADEAU !***

zreg_001

La rencontre à travers les yeux de Jason : *Là où tout a commencé*

La sonnerie du téléphone me fait grincer des dents. Il est temps que je remplace les monstres préhistoriques qui tiennent lieu de combinés par des appareils dignes de ce nom. D'ailleurs, toute la décoration est à refaire, dans cette villa. Ça m'apprendra à acheter sans visite préalable. Je n'ai vraiment porté attention qu'à la taille des jardins, un véritable luxe à San Francisco. J'avais besoin d'espace, de tous les points de vue. Pour fêter ça, j'ai même adopté un chat. Un grand chat à la fourrure grise et aux yeux orange, baptisé Prince. Ça, pour mériter son nom... Il m'a à peine accordé un regard à son arrivée à Paradise. Et le comble : deux jours plus tard, pffuit, disparu !

J'entends Nelson débattre au téléphone. Il prend l'affaire très à cœur.

— Monsieur ?

Je lève les yeux de l'écran de mon ordinateur.

— Oui ?

— J'ai une personne en ligne qui prétend avoir retrouvé votre chat.

— Et qu'est-ce qui la distingue des deux cent cinq précédentes ? demandé-je, plaisantant à moitié.

Nelson cligne des yeux, signe chez lui d'irritation contenue. Il a désapprouvé depuis le départ l'idée de diffuser des petites annonces pour retrouver Prince. Je dois reconnaître que jusqu'ici, les nombreux appels reçus à la villa lui donnent raison.

— Le numéro de puce a été authentifié par un vétérinaire.

— Bien.

— Elle insiste pour ramener le chat elle-même.

— Hors de question.

— Je pense qu'il s'agit d'une étrangère. Elle n'a pas parlé de la récompense. En fait, elle semble croire que l'animal était maltraité.

Maltraité ? Elle est bonne, celle-là !

En même temps, si elle s'amuse à répandre ce genre de rumeur dans les journaux... Je grince des dents. La célébrité n'a pas que des bons côtés, hélas. Dieu merci, mon ego n'a pas enflé en même temps que la renommée du groupe, je peux encore enfiler mes chaussures. Et j'ai toujours trouvé plus flippant que flatteur d'avoir des dizaines de groupies à mes pieds. J'apprécie les fans, oui, mais à distance et à condition qu'ils s'intéressent plus à notre musique qu'à ma personne.

— Vérifiez son identité, les renseignements au sujet du chat et si vraiment elle y tient, qu'elle vienne. Elle verra bien que Prince n'est pas maltraité.

Chaque pièce ou presque est équipée d'un arbre à chat (qu'il dédaigne magnifiquement), il dispose de cinq litières et d'une nourriture qui coûte plus cher que la mienne. De plus, j'ai fait massacrer deux portes pour y installer des chatières. Que lui faut-il de plus ?

— Bien, monsieur, acquiesce Nelson.

Je peux lui faire confiance, si cette femme passe son filtre, c'est qu'elle est plus innocente que Bambi.

*

Je passe une main dans mes cheveux, résistant à l'envie de me les arracher par poignées. La discussion avec le label tourne au dialogue de sourd. Pourquoi est-ce que je m'acharne ? J'insulte mon ordinateur qui n'y peut pas grand-chose avant de le refermer. Des éclats de voix me parviennent du perron, par la porte d'entrée ouverte.

— J'ose espérer que Prince ne se trouve pas dans cette boîte ?

Tiens, la sauveteuse de Prince est arrivée. Je dresse l'oreille. Nous avons convenu que seul Nelson la recevrait, au cas où il s'agirait d'une groupie ayant bien caché son jeu.

— Le carton est tout à fait recommandé en matière de transport animal, répond une voix claire, dotée d'un léger accent étranger. Il lui permet de respirer plus facilement. Toutes les animaleries s'y mettent.

Au moins, elle a le sens de l'humour. Je me lève. Finalement, un peu de distraction sera la bienvenue. Et puis, considérant que Nelson serait incapable de reconnaître une plaisanterie même si elle se promenait sous son nez avec une pancarte géante, il risque de flanquer la visiteuse à la porte sans autre forme de procès.

— C'est bon, Nelson. Fais-la entrer.

La jeune femme se tourne vers moi. Elle serre contre sa poitrine une grande boîte en carton. Pas de maquillage, des cheveux attachés à la va-vite, jean et chaussures de sport... Au moins, elle n'a pas le look « osé » de certaines fans. En revanche, elle trimballe un appareil photo de type professionnel. Un mauvais point pour elle. Je lance sèchement.

— Vous comptez camper ici ?

Elle me sourit. Pas dans le genre aguicheur, toutefois.

— Camper dans le parc, je ne dirais pas non.

Je mets dix secondes à comprendre qu'elle répond à ma question qui n'en était pas une. Son attitude me déstabilise. J'ai l'habitude de voir les femmes jouer de leur charme ou perdre leurs moyens face à moi. Celle-ci ne paraît ni impressionnée, ni séduite. Je la dévisage plus attentivement. Elle est très jolie, dans le genre charme naturel. Je n'ai jamais réfléchi à mon type de femme mais maintenant que je la vois, je dirais que ça correspond assez à ça.

— Je plaisantais, précise-t-elle devant mon silence prolongé.

Je hoche la tête et tourne les talons en lui faisant signe de me suivre. Ai-je donc à ce point perdu le contact avec le monde réel que je ne sais plus comment réagir face à une personne qui n'appartient pas au show-biz ?

La jeune femme se fige sur le seuil du salon. Je l'imites, cherchant ce qui a bien pu attirer son attention. La pièce est grande, certes. On y ferait presque tenir un train. Nous n'avons pas tenu de répétitions ici, mais je pense qu'il y aurait de l'écho. Le décor, sol en marbre, brocards et dorures, est aussi discret que le reste du bâtiment... D'accord, il y a de quoi surprendre et pas dans le bon sens du terme.

Concentrons-nous sur quelque chose de positif.

— Mademoiselle ? Vous pouvez libérer Prince !

Je la regarde s'escrimer contre la ficelle qui entoure ma boîte de transport improvisée. Des mèches folles s'échappent de sa queue-de-cheval et j'éprouve l'envie aussi cliché que déplacée de les remettre en place.

Concentration, Jason ! Tu ne sais même pas encore qui c'est.

C'est elle qui relance la conversation :

— Je me demande comment il s'est retrouvé à Alamo

Square. Ça fait quand même une trotte depuis Pacific Heights.

Nelson m'avait prévenu qu'elle me soupçonnait de maltraiter Prince, raison pour laquelle elle a insisté pour le raccompagner. Je me hérисse aussitôt.

— Je me demande comment vous n'avez pas pensé plus tôt à faire vérifier s'il n'était pas identifié.

— Désolée, je suis française, je ne connais pas bien le système d'identification.

Ah, voilà d'où vient l'accent.

Française. J'ai toujours eu un faible pour les Françaises. Ou alors je viens de me l'inventer à l'instant ? Peu importe. Le « feeling » comme on dit en musique, ne m'a pas trop mal réussi, jusqu'à présent. Et là, j'ai un bon feeling. Sauf que celui-ci n'est manifestement pas réciproque. Agaçant, non ? Pour une fois qu'une femme me tape dans l'œil, je ne l'intéresse pas. Juste retour des choses pour toutes les fois où j'ai ignoré celles qui me draguaient ?

Elle extirpe enfin le chat de sa boîte. Je m'accroupis dans une position parfaitement ridicule, une main tendue vers l'animal.

— Prince ! Viens me voir !

Cette saleté me snobe. Il me tourne le dos, grimpe sur les épaules de ma visiteuse, s'installe autour de son cou comme une écharpe et commence à ronronner bruyamment.

Merveilleux. Je foudroie la responsable du regard.

- Qu'avez-vous fait à mon chat ?
- Je me suis juste occupée de lui !

En même temps, je le comprends, si elle s'occupait de moi, je n'aurais pas envie de la quitter non plus.

Mes pensées deviennent de plus en plus incontrôlables. Je m'efforce de les dissimuler derrière un masque impénétrable mais je n'ai jamais été très doué à ce petit jeu. Elle contre-attaque :

- Il n'a peut-être pas l'habitude de vous voir...

Évidemment, je l'ai eu deux jours avant qu'il ne s'échappe ! Je tente de me justifier :

— Je ne l'ai pas depuis longtemps. Mais il a tout ce qu'il lui faut ici.

— La preuve, il a escaladé la grille pour aller se promener ailleurs.

- Il a pu être kidnappé !

— Étant donné la façon dont cet endroit est surveillé, cela m'étonnerait beaucoup.

D'accord, elle ne m'aime vraiment pas.

L'idée de lui déplaire me perturbe bien plus qu'elle ne devrait. Si je devais écouter chaque critique que l'on formule à mon égard.... Comme un imbécile, je me retrouve encore à me

justifier.

— Je n'ai pas le choix ! Les fans...

À moins qu'elle n'en soit une elle-même.

Je n'ai toujours pas éclairci la question de l'appareil photo. C'est décidément le bazar dans ma tête. Au diable les subtilités, prenons le taureau par les cornes :

— Vous n'êtes pas une groupie, n'est-ce pas ?

Comme si elle allait le reconnaître, si c'était le cas !

La question l'amuse visiblement. Elle me renvoie :

— Une groupie de qui ?

— Mais...

Elle se fiche de moi ?

Même si elle est française, elle sait forcément qui je suis !

Sans vouloir paraître prétentieux.

— Enfin, vous savez qui je suis, n'est-ce pas ?

— Le propriétaire du chat ?

Elle se fiche de moi !

La conversation semble beaucoup l'amuser. Et elle est plus belle encore quand elle sourit. Je poursuis, en me faisant l'effet

d'un parfait idiot :

— Je parlais de mon métier.

— Oh. Vous êtes musicien, c'est ça ?

Eh bien, on peut dire ça...

Un doute me traverse. Et si elle faisait partie de ceux qui pensent qu'artiste (surtout rockeur) est une profession dégradante ? Après tout, il existe des gens comme ça, mes parents en sont la preuve vivante. J'avance une main pour caresser Prince, qui couche les oreilles en feulant. Inutile de compter sur cette sale bête pour me rapporter des bons points. Je secoue la tête, dégoûté.

— Vous vous moquez de moi. Quel âge avez-vous ?

— Vingt-quatre ans, mais je ne vois pas quel est le rapport. Vous savez, Jared...

En plus, elle ne connaît même pas mon nom.

Je corrige, sans pouvoir retenir une pointe d'agacement.

— Jason !

— C'est pareil. Bref, il existe de nombreuses personnes de part le monde qui ne connaissent pas votre nom. Simplement, d'habitude, vous ne les croisez pas.

Bien vu.

La surprise me fige un instant, puis j'éclate de rire. Alors elle n'est vraiment pas une fan. Je trouve cela... libérateur. À

moi donc de définir les bases de notre relation. Cette idée me plaît. À Prince, moins. Il saute des épaules de la visiteuse, l'égratignant au passage.

— Aïe !

La part mesquine de mon esprit se réjouit que je ne sois pas le seul à faire les frais des humeurs lunatiques du félin. Je m'en excuse aussitôt.

— Désolé. Mademoiselle... Quel est votre nom, déjà ?

— Vous voyez, vous ne vous en souvenez plus non plus.

Touché.

J'éclate de rire à nouveau. Depuis combien de temps une femme ne m'a-t-elle pas tenu tête ainsi ? Si je trouve cela sexy, cela fait-il de moi un masochiste ?

— Vous avez raison, reprenons du début. Bonjour, je m'appelle Jason.

— Moi c'est Kim.

Sa poignée de main me fait l'effet d'une décharge électrique.

Non, décidément, cette femme n'est pas ordinaire.

Aurai-je trouvé quelque chose de précieux sans même le chercher ? Perché en haut d'un buffet (et mes arbres à chat, alors ?) Prince émet un miaulement déchirant.

Je l'avais presque oublié, avec tout ça....

Je m'efforce de paraître m'intéresser à son sort :

— Il doit avoir faim.

— Ça m'étonnerait, il a dévoré une moitié de saumon avant de partir.

Ah. C'est Nelson qui va être content, si le chat vomit sur les tapis. Hélas, je ne connais pas d'autre moyen de m'attirer les bonnes grâces d'un félin que de lui proposer à manger. Alors je m'entête :

— On va bien voir. Suivez-moi.

Je vais lui prouver que ce chat est parfaitement bien traité ici. Cela prendra le temps qu'il faudra. Quitte à prolonger la visite... et en profiter pour lier plus ample connaissance, pourquoi pas ? Parvenu au seuil du salon, je constate que Prince a délaissé son buffet pour griffer le tapis. Je tente un coup de bluff :

— Prince ! Viens !

Échec total. La sale bête se lèche le postérieur, bien décidée à m'ignorer. Ingrat.

Qui t'a sorti du refuge, hein ?

Il me faut bien admettre mon échec, même si j'ai horreur de ça.

— Il ne veut pas, constaté-je en me redressant.

Le comble survient quand Kim l'appelle à son tour.

— O'Malley !

Celui-ci s'empresse d'accourir, la queue dressée. Il se fout clairement de moi. D'un autre côté, je le comprends. Et puisqu'il semble apprécier Kim, cela me donne une idée...

Kim et Prince sur mes talons, je me dirige vers la cuisine. La conscience aiguë de sa présence me fait réaliser à quel point la villa semble vide, quand je suis seul à y habiter. Avant d'emménager, je me disais que ce serait bien d'avoir de l'espace, et puis, qu'il y aurait le chat pour me tenir compagnie.

Tu parles.

Je sors l'une des coupelles lamé or pour la démouler sur une assiette. La première fois que j'en ai servi à Prince, il s'est jeté dessus avec un tel appétit que j'aurais juré que la pâtée contenait de la drogue. Aujourd'hui, il s'en détourne après l'avoir simplement reniflée. J'avoue me sentir un peu dépité.

— Il adorait ça, avant.

N'empêche, cela sert mon plan en formation. Je tends l'assiette à Kim qui contemple la scène d'un air narquois.

— Essayez, vous.

— C'est un piège ?

Pas si bête, elle se méfie.

— S'il vous plaît.

Elle cède avec un soupir. Première petite victoire. Elle s'accroupit, appelle « O'Malley ! », pose l'assiette... Et comme prévu, le chat accourt et plonge le nez dans la pâtée. Comme elle me tourne le dos, Kim ne peut pas voir mon sourire de triomphe. Mon plan fonctionne, enfin pour l'instant ! Quand elle se redresse, j'adopte mon ton le plus professionnel pour annoncer :

— Kim, nous devons discuter.

— Puis-je prendre des photos ?

— Pardon ?

Ce n'est pas tout à fait la réponse que j'attendais. Mon taux de suspicion remonte en flèche. Son charme aurait-il endormi ma méfiance ?

— Je suis photographe et je travaille actuellement sur un projet autour des vieilles demeures de San Francisco. M'autoriseriez-vous à prendre des photos ?

Excuse suspecte. J'enclenche aussitôt la marche arrière :

— Désolé, c'est une propriété privée. Je n'ai rien contre vous, mais je ne tiens pas à retrouver des photos de ma chambre dans toute la presse people.

Non que ma chambre contienne quoi que ce soit de

croustillant. J'ai à peine eu le temps de déballer mes affaires depuis notre déménagement de Los Angeles, encore moins de me trouver une petite amie. Kim me reprend :

— Je ne suis pas un paparazzi ! C'est la villa qui m'intéresse, pas son propriétaire.

Je devrais me sentir vexé, mais paradoxalement, ses propos me rassurent. Pourquoi la croirais-je ? Aucune idée. L'instinct. En guise de confirmation, je caresse Prince qui cette fois, ne se dérobe pas. C'est peut-être idiot de ma part, mais je vais poursuivre mon plan.

— Eh bien, venez me raconter ça. Vous buvez du café ?

— Je me l'injecte même en intraveineuse, tant qu'il ne sort pas d'un Starbucks.

Voilà qui confirme bien qu'elle n'est pas une Américaine, si l'accent ne suffisait pas. Prince nous raccompagne jusqu'au salon, où il s'allonge sur le dossier d'un fauteuil. Nelson va encore râler que le service d'entretien nous facture des frais supplémentaires à cause des poils, mais peu importe.

— Cet endroit ne vous ressemble pas du tout, commente Kim en prenant place dans un fauteuil opposé au mien.

Elle me fuit, ou quoi ? Ceci dit, elle me tend une perche pour continuer la joute, je serais idiot de ne pas la saisir.

— De votre propre aveu, vous ne me connaissez pas. Comment pouvez-vous en juger ?

— Vous nourrissez réellement une passion pour le velours pêche et les canapés qui ont l'air de ne pas avoir servi depuis le siècle dernier ?

Encore touché.

Je ris en glissant des tasses dans la machine à café posée sur le buffet. Le breuvage ne vaut pas celui que prépare Berenice, mais j'espère que ce sera toujours mieux que le Starbucks.

— Vous avez entièrement raison. Pour ma défense, j'ai acheté Paradise il y a un mois seulement et j'ai eu d'autres soucis en tête que la décoration. Notamment celui-ci, ajouté-je à l'intention de Prince qui a abandonné son dossier pour les genoux de Kim.

Au contraire de la plupart des filles que je connais, elle ne râle pas parce qu'il met des poils partout sur son jean. Un autre bon point pour elle.

D'accord, je me raccroche au moindre signe. Et alors ?

— Où viviez-vous, avant ? demande-t-elle.

Elle doit bien être la seule personne au monde à l'ignorer. Ou alors, elle bluffe, mais je préfère la croire.

— Vous ne vous intéressez vraiment pas à Golden, n'est-ce pas ?

— Désolée que cela vous paraisse aussi incroyable.

— En fait, je trouve ça plutôt rafraîchissant.

Et je suis parfaitement sincère. J'ai eu assez de fans et de célébrité pour trois vies entières. Redevenir un anonyme est à la fois déstabilisant et jubilatoire. Je poursuis :

— Nous nous étions installés à Los Angeles, mais après quelques années, nous nous sommes rendu compte que cela ne nous ressemblait plus. Un retour aux sources s'imposait. Et vous, d'où venez-vous ?

— De partout et nulle part.

Oh, une mystérieuse inconnue ? J'entends d'ici Cynthia bougonner qu'il s'agit d'une journaliste ayant mal préparé son discours. Pour ma part, je préfère croire à un cadeau du ciel.

— Ce n'est pas une réponse, riposté-je en m'asseyant face à elle. Où êtes-vous née, pour commencer ?

Elle grimace. J'espère que ce n'est pas à cause du café.

— Paris.

Elle précise aussitôt :

— Uniquement pour des questions de sécurité sociale. J'y ai vécu un mois en tout et pour tout. On ne peut même pas appeler ça une source.

— Mais où avez-vous grandi ?

— En voyage ! Mes parents ont un mode de vie itinérant.

Je la crois. Ce qui ne m'empêche pas de poursuivre mon

enquête. Je veux tout savoir d'elle.

— Bon, alors l'endroit où vous avez vécu le plus longtemps ?

Elle compte sur ses doigts. Pas de vernis sur les ongles, une peau hâlée par le grand air et non par les cabines à UV (croyez-moi, la différence se voit à l'œil nu), une silhouette sportive (et par sport, j'entends des activités comme le vélo, le surf ou l'escalade, pas les gesticulations de la dernière méthode à la mode en salle de gym) : décidément, elle me plaît.

— Peut-être la Mongolie ? Nous avons passé plusieurs mois sous une yourte à suivre des éleveurs de moutons.

— Vraiment ?

— Vraiment. Je sais monter à cheval sans selle et préparer du thé au lait salé.

Du thé au lait salé ? Beurk.

Moi qui me vante d'être celui du groupe à vouloir toujours tester les nouveaux plats ou la cuisine locale lors de nos déplacements, je ne serais peut-être pas allé jusque-là. En même temps, dans les grands hôtels, la cuisine reste très internationale. Soyons réalistes, je suis un voyageur de pacotille. Kim rit.

— Rassurez-vous, précise-t-elle, je cuisine très rarement. J'ai tendance à grignoter quand je suis en reportage.

— Tant que ce ne sont pas des sauterelles grillées...

— Pourquoi pas ? Ce n'est pas si mauvais, en fait. Les

sauterelles n'ont pas vraiment de goût, on sent surtout celui des épices.

— Non merci.

— Vous manquez de curiosité, me reproche-t-elle.

Elle a tout à fait raison. Le souvenir de nos tournées me revient. Entrer dans les salles combles, oui, c'est le pied. Le reste, en revanche...

— C'est vrai. Je voyage beaucoup avec mon groupe, mais la plupart du temps, nous n'avons même pas le temps de visiter les villes dans lesquelles nous faisons escale.

— Ce doit être frustrant.

— Je n'y avais jamais vraiment réfléchi. Nous avons gardé la tête dans le guidon pendant longtemps. Aujourd'hui...

Je sirote mon café à petites gorgées. Tout change, et plus vite que Tom, Cynthia et Julian n'en ont conscience. Est-ce une coïncidence si je rencontre Kim maintenant ? Moi, j'y vois la marque du destin.

— Il est temps d'ouvrir une nouvelle ère, conclus-je en posant ma tasse,

J'accompagne ma déclaration d'un sourire destiné à la convaincre qu'elle fait partie de cette nouvelle ère. Elle cligne des yeux, apparemment immune à mon charme.

Bon. Poursuivons l'autre stratégie.

— Parlez-moi encore.

Les journalistes utilisent ce truc tout le temps. Hélas, elle reste muette. À vrai dire, elle a l'air plus intéressée par le chat que par moi.

— Il vous adore.

Non, je ne suis pas jaloux d'un animal. Enfin, presque pas.

— Il sait simplement qui l'a nourri durant les derniers jours, observe-t-elle.

— Je ne sais pas... Avez-vous déjà eu un chat ?

Peut-être que le sujet l'inspirera plus, puisque c'est celui-ci qui a déclenché sa visite. Elle secoue la tête.

— Les chats voyagent mal.

— C'est vrai. Je me disais que j'allais me poser en emménageant ici et que c'était l'occasion.

Je reprends une gorgée de café avant de m'apercevoir que ma tasse est vide. Restons concentré. Objectif en approche, il faut amener la ligne en douceur. J'amorce :

— En fait, j'ai été très occupé depuis notre retour. Vous avez raison, j'ai trop peu de temps à lui consacrer.

— Je ne vous faisais pas de reproches !

Je lance une nouvelle tournée de café, le temps de laisser mon aveu creuser son chemin. Quand je me retourne, la tasse à la main, je ferre d'un coup sec.

— J'ai une proposition à vous faire.

Elle prend la tasse, encore méfiante, mais incapable de résister à l'arôme du café.

Ou à moi ?

— Oui ?

— Puisque le bien-être de Prince semble vous tenir à cœur, pourquoi ne pas venir régulièrement vous en occuper ? Vous pourriez passer une heure... deux heures par jour ? Votre tarif sera le mien.

Mon plan est parfait : puisqu'elle est venue pour s'assurer du bien-être du chat, elle ne peut pas refuser. Bien sûr, je m'arrangerai pour être présent à ces horaires. Je dois bien pouvoir organiser mon planning en fonction. Ainsi, nous ferons plus ample connaissance et nous verrons bien si mon intuition se justifie.

— Pardon ?

— Bien sûr les horaires sont flexibles. Vous aurez un code d'accès permanent.

Nelson va s'étrangler, sans parler du chef de la sécurité, mais c'est encore moi qui décide.

— Vous êtes sûr, là ? Comme vous le disiez tout à l'heure, vous me connaissez à peine.

— Prince vous aime. Je me fie à son jugement.

En fait, pas du tout. Ce chat est un fourbe et un traître, mais puisqu'elle semble l'apprécier au point d'avoir tenu à le raccompagner, autant l'exploiter à mon avantage.

Ma proie se débat :

— Écoutez, je n'ai jamais été cat-sitter. Je ne suis pas sûre d'être qualifiée pour...

— Je suis certain que vous vous en sortirez très bien.

Après tout, elle s'en est occupée ces derniers jours et il a l'air en pleine forme. Au fait, est-ce que le métier de cat-sitter existe ? Dog sitter, j'en suis à peu près sûr pour avoir croisé des malheureux traînés par des hordes canines sur les trottoirs de Los Angeles, mais les chats demeurent invisibles. Peu importe, je l'inventerai au besoin. Kim insiste.

— Qu'est-ce qui vous prouve que je ne vais pas en profiter pour prendre des photos partout ?

— Vous m'avez dit que vous n'étiez pas un paparazzi.

— Et vous me croyez, comme ça ?

— Oui, comme ça.

C'est la pure vérité, même si j'aurais bien du mal à justifier rationnellement cette conviction devant Nelson, la compagnie de sécurité ou pire, mes partenaires. Mais dans l'immédiat, l'important c'est de la convaincre, elle. Je la regarde droit dans les yeux. Il existe deux sortes de gens : ceux qui reculent devant les défis et ceux qui ne peuvent s'empêcher d'y répondre. Je suis certain qu'elle appartient à la seconde catégorie.

— D'accord, dit-elle en me tendant la main.

Je la conserve dans la mienne un peu plus longtemps que nécessaire. Deuxième contact, première évidence : physiquement, l'alchimie est là. Je caresse du pouce la peau de son poignet, là où passent les veines qui viennent du cœur. Elle peut jouer l'indifférence tant qu'elle veut, je sais qu'elle a ressenti la même chose

— Enfin, seulement pour quelques semaines, se défend-elle. Je quitte San Francisco en février.

Je sais déjà au fond de moi que je ferais tout pour repousser son départ. Mais inutile de la contredire. Je me contente d'un sourire en coin :

— Qui sait ? Vous pourriez vous y plaire. Je demande à mon assistante de vous préparer les papiers.

Enfin il faut d'abord que je rappelle à Nelson d'engager une assistante. Au pire, je rédigerai le document moi-même, ça ne doit pas être bien sorcier. Et il est temps que nous arrêtions d'être assistés pour tout.

En attendant, je conserve la main de Kim entre la mienne comme un oiseau prisonnier. Un oiseau davantage du type aigle royal que fragile colombe, d'ailleurs. Le jeu n'en est que plus excitant.

Mon téléphone choisit ce moment pour se mettre à sonner. Je grince des dents. Si j'avais su comment cette rencontre

allait tourner, je l'aurais coupé avant... Je décroche et m'efforce de répondre par oui ou par non, sans perdre Kim des yeux. Si je l'ai bien cernée, elle est capable d'en profiter pour se tirer en douce et ça, c'est hors de question. À l'autre bout du fil, Cynthia insiste. Réunion de crise, concertation et tout le tralala. Là aussi je joue sur un fil. Hélas, il est temps de revenir un peu à la vie réelle. Mais ce n'est que partie remise.

— Désolé, dis-je en raccrochant, je dois y aller.

— Moi aussi.

Mais nous nous reverrons bientôt.

Je tends la main, incapable de résister à l'envie de la toucher une dernière fois. Prudente, elle se contente de l'effleurer, mais j'ai eu le temps de sentir cette petite flamme qui ne demande qu'à se transformer en brasier.

Comptez sur moi pour souffler sur les braises.

— Rendez-vous demain pour la signature des papiers ?

— Demain ?

Cela lui semble-t-il si tôt ? Pour ma part, j'ai l'impression que c'est une éternité. Je brandis mon atout maître :

— Imaginez, si Prince continue à refuser de manger. Je préfère ne pas prendre de risques.

— Bien sûr.

Elle ne me croit pas le moins du monde, mais elle joue le

jeu. Super ! C'est le moment de placer l'estocade :

— Je vous invite à déjeuner. On négocie toujours plus à l'aise autour d'un bon plat.

Un ange passe. Ai-je poussé mon avantage trop loin ? J'amorce un mouvement de recul.

— Si vous n'êtes pas libre...

— Si, si, je peux. C'est très aimable à vous.

Gagné !

Il ne me reste plus qu'à emballer le tout d'une promesse bonus :

— Je vous ferai visiter la maison, puisqu'elle semble vous fasciner.

Qui sait, ma chambre pourrait lui plaire ?

Mais chaque chose en son temps. Ce n'est pas l'une de mes (rares) aventures d'un soir. Je sens que je dois abattre mes cartes avec prudence sous peine de tout perdre...

Et peut-être ne jamais m'en remettre...

Notre histoire ne fait que commencer.

Egalement disponible :

Tout ça, c'est la faute du chat !

Tout ça, c'est la faute du chat ! Je devais rester à San Francisco quelques semaines seulement, le temps d'une exposition de photos. Mais Prince, ce maudit félin, a tout fichu par terre ! Prince, et surtout son propriétaire : Jason, le beau, séduisant, irrésistible chanteur de Golden. Un aimant à problèmes ! Le genre d'homme que je fuis sans me retourner, d'ordinaire.

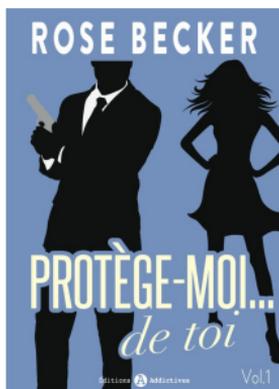
Seulement, je n'ai jamais su résister à un défi... Surtout quand celui-ci est aussi sexy que Jason. Alors, les problèmes, j'en fais mon affaire. Quitte à jeter mon cœur et toutes mes convictions dans la balance !



Egalement disponible :

Protège-moi... de toi

Célèbre actrice abonnée au succès et au sommet du box-office, Liz Hamilton est une jeune femme de 22 ans, insouciant et légère. Sa vie se résume à une succession de tournages, de soirées, d'interviews – et d'amis pas toujours sincères. Jusqu'au jour où elle reçoit les lettres d'un détraqué. Des missives inquiétantes, violentes, sinistres. Habituee à évoluer dans un monde de paillettes et de faux-semblants, elle n'y accorde guère d'importance... avant que son agent n'engage un garde du corps. Et pas n'importe lequel !



**Retrouvez
toutes les séries
des Éditions Addictives**

sur le catalogue en ligne :

<http://editions-addictives.com>